

# La contestation dans les CEGEP et le cours obligatoire de culture générale

par Joseph PESTIEAU \*

VOICI quelques réflexions à propos des apprentissages qui font ou devraient faire partie intégrante de la formation collégiale et qui m'apparaissent comme les instruments nécessaires de la responsabilité morale et politique. Il s'agit de l'articulation linguistique de la pensée et de la réflexion critique pratiquée avec méthode et radicalisme. Il s'agit de deux disciplines classiques qui constituent les fondements de la culture générale. Je définis celle-ci comme la pratique d'une interrogation et d'une critique à l'endroit de notre situation dans l'histoire et des possibilités d'une action sensée dans cette histoire. C'est dire que je n'envisage pas la culture générale comme étant l'objet d'une théorie, savoir autonome et achevé ou comme le souvenir d'un patrimoine d'œuvres dites culturelles. Si la culture est l'œuvre par laquelle nous nous situons dans l'histoire et en devenons les sujets, il faut envisager les instruments qui fondent une telle culture dans la perspective de leur fonction critique et pratique.

Si les cours obligatoires de français et de philosophie sont décriés et que la contestation étudiante les prend pour cible, c'est qu'elle en attendait des outils et une méthode nécessaire à une critique opérative de nos mœurs et qu'elle n'y trouve souvent que l'arrogance d'un discours clos sur lui-même. Les philoso-

phes « corrompent »-ils la jeunesse ? La langue est-elle pratiquée par ses maîtres comme ce qui entraîne la pensée et permet à la liberté d'éprouver ses projets dans la discussion ? La littérature est-elle ésotérisme ou d'abord une audace merveilleuse qui transfigure et révèle notre destin ? L'admiration d'une œuvre belle et la pratique de la réflexion ne s'accommodent d'aucun académisme, d'aucune servilité à l'égard des idées reçues et des livres à la mode. Il est difficile de manier l'ironie et l'insolite mais les étudiants ont bien le droit d'exiger de leurs professeurs qu'ils leur ouvrent des possibles, ébranlent des convictions toutes faites et les mènent au devant de choix essentiels.

Le Québec a le privilège de ne pas avoir choisi comme matière des cours obligatoires de culture générale une prédication en faveur de la démocratie ou une visite rapide des grands livres de l'humanité. Il y a pourtant des exemples proches de cette « pensée » inoffensive. Le Québec a imposé l'étude de la philosophie, de la littérature et de la langue maternelle dans ses collèges. Comment entendre cette culture pour qu'elle passe la rampe et fonde la liberté quotidienne du citoyen ?

Les lettres et la philosophie sont bien plus que ce que j'en retiens. Je ne prétends pas les réduire à l'usage que je préconise mais peut-être n'y a-t-il que cet usage qui soit exigible de tous les collégiens.

---

\* L'auteur est chef du département des lettres et professeur de philosophie au CEGEP de Saint-Laurent.

## La philosophie est une réflexion radicale

L'objet de la philosophie n'est pas d'élaborer une conception du monde, plus ou moins cohérente, à partir des trouvailles de la science à la mode, de réminiscences religieuses et d'inspirations épiques. L'évolutionisme, le catastrophisme, le stalinisme, l'intégrisme catholique sont des exemples assez sots de conception du monde. Il en est de moins sots: l'univers de la divine comédie transfigurait et remplissait de signification la vie des chrétiens du moyen-âge finissant; le marxisme-léninisme demeure une hypothèse de travail adaptée à bien des sociétés contemporaines; le christianisme est une espérance qui fonde l'effort éthique et surtout réaffirme son sens au-delà de sa faillite. Mais la philosophie n'est ni belle, ni utile, ni réconfortante. Elle est vraie et critique et, en l'occurrence, c'est dire la même chose. Elle dévoile les opinions et les arguments; elle les fait apparaître pour ce qu'ils sont; sa tâche est de démystifier, non de consoler.

La philosophie est réflexion sur l'expérience humaine; elle veut tirer au clair une existence qui a commencé avant elle; elle critique notre savoir et notre société. Son objet est un monde humain; elle en prend la mesure en revenant sur ce qui est déjà œuvre de culture. Le droit, la science sont fruit de la raison, d'une raison indistinctement spéculative et pratique, raison qui revient sur ses œuvres et les retouche. Lorsque, consciente d'elle-même, elle critique ses œuvres avec une liberté radicale, non pour construire le monde mais pour savoir ce qu'elle est et ce qu'est l'homme, ce qu'il fait et ce qu'il peut, alors la raison est devenue philosophique. Tout se passe comme si l'être n'était jamais d'emblée accessible à une raison souveraine — la raison ne se connaît elle-même que par l'intermédiaire de ses œuvres. Elle n'arrive à la conscience d'elle-même que lorsqu'elle s'est déjà réalisée dans le monde, qu'elle prend pour objet de réflexion une science déjà constituée, un ordre déjà établi, et qu'elle poursuit la critique de cette science et de cet ordre non pour les améliorer — c'est là une œuvre de science ou de politique, non une œuvre philosophique — mais pour établir ce qu'est la vérité et la justice.

Le discours philosophique surgit du souci scientifique ou du souci politique, mais son objet est de situer ce souci et de l'évaluer; sa méthode est celle d'une science rigoureuse, en ce sens qu'elle tend à dire les fondements derniers de la science et du droit, mais ces fondements ne sont pas des choses mesurables. La vérité et la justice sont des présomp-

tions que j'exerce lorsque je dénonce l'erreur et l'injustice. Elles donnent sens à l'exercice de la critique, mais ne sont pas révélées autrement que par cet exercice. Elles m'ont déjà inspiré, avant que je ne les sache. Elles sont à l'origine du sens de ma vie; elles n'en sont ni un événement, ni une péripétie, mais la perspective unique où tout événement s'inscrit.

La vérité se réalise par la critique de la science, la justice se réalise par la dénonciation de l'injustice. Mais, radicaliser la critique et la prendre elle-même pour thème de réflexion, voilà la philosophie. L'esprit œuvre librement et la liberté existe avant la philosophie. La philosophie, c'est la liberté de l'esprit qui se sait. Or, qui est capable de cette liberté-là? Qui a le goût de la critique inlassable? Qui peut porter le fardeau de la conscience? Certainement pas tous nos élèves de collège. D'autant plus que la réflexion n'est radicale que si sa formulation est rigoureuse et scientifique pour ce qui est de la méthode, ontologique pour ce qui est du registre, en relation avec l'histoire de la réflexion pour ce qui est du langage.

## La clientèle

Une partie de plus en plus large de la population poursuivra ses études jusqu'au collège. Celui-ci doit sélectionner sa clientèle, dégager les aptitudes des élèves, les orienter et les instruire selon ces aptitudes et les besoins sociaux. Le collège doit tâcher de bien instruire ceux-là qui sont des intellectuels, des esprits critiques, inventifs et ceux qui seront les ouvriers honnêtes de notre prospérité.

Dans la première catégorie, se retrouvent les techniciens qui reformeront des manières de faire, des journalistes intraitables et des chefs originaux. Dans la seconde, de loin plus nombreuse, il y a la masse des universitaires et des cadres moyens; ceux qui, honnêtement, sans question, s'inséreront dans la machine sociale et, abondamment, produiront et consommeront ce qu'on leur a dit de produire et de consommer.

La réflexion radicale ne fleurira pas spontanément dans cette pépinière de l'universelle classe moyenne. L'idéologie en cours, d'autre part, veut que ceux-là qui ont pour idéal la respectabilité et l'utilité soient mêlés, durant les études collégiales, à ces autres qui renouvelleront les mesures de l'utile et du respectable. Nous ne vivons pas dans un régime élitiste et il y a peu de raisons de le déplorer. En tous cas, il faut que tous les étudiants aient la chance, au cours de leurs études collégiales, de rencontrer l'exemple d'une

critique de nos mœurs, puis de l'expérimenter eux-mêmes, si possible. Quelques-uns en auront le goût, mais encore faut-il le leur révéler.

D'autre part, je soutiens que ceux qui iront plus tôt que les autres sur le marché du travail doivent aussi apprendre à soupçonner que l'organisation sociale est bâtie sur quelques non-sens tels que la misère endémique des 2/3 de l'humanité et qu'il n'y a d'autre sens possible que la réforme. La conscience et la conscience malheureuse ne sont même pas inutiles. Personne ne peut prédire les événements qui surviendront; peut-être aurons-nous besoin d'inventivité morale et les illusions confortables nous y préparent moins que le savoir.

### **Les perles qu'il ne faut pas jeter**

Un système philosophique n'est pas vrai en tant que conception du monde. D'ailleurs, nous l'avons vu, une telle conception n'a pas de vérité si ce n'est en tant qu'elle est stimulante, belle ou utile. La vérité d'un système philosophique réside dans l'appareil conceptuel dont il est le support, et dans l'utilisation qu'en fait la critique radicale que poursuit le philosophe. Mais, livrer un système philosophique à quelqu'un qui n'est pas capable d'une telle autonomie, c'est le figer dans un système de pensée qui ajoute à la conception du monde, l'argument, la détermination, la permanence. On sait ce que donne la vulgarisation du thomisme ou du marxisme en fait de mentalité intégriste. Et je n'accuse pas que des élèves. Or, aujourd'hui, comme à la renaissance et plus qu'alors peut-être, le monde a besoin de liberté d'esprit pour s'orienter. La philosophie ne peut l'offrir qu'à une élite; elle ennuit et abrutira les autres; elle risque de les enfermer dans la justification d'une idéologie inamovible.

### **De l'exemple et du soupçon**

Mais la liberté de l'esprit s'apprend par l'exemple. Il est des paroles et des œuvres qui entraînent à leur suite sans être toujours accessibles à une réflexion transparente.

Il est des faits glorieux, des livres audacieux, des prophètes toujours actuels qui peuvent inspirer des réponses pratiques aux questions de notre monde. Je ne nie pas la nécessité d'une conception du monde qui donne un cadre à nos projets, fonde notre espérance et relance notre courage. Je nie qu'il s'agisse de philosophie.

La foi politique et la religion alimentent le goût de la responsabilité et mûrissent l'inquiétude distraite en joie, face au sens possible, ou en angoisse face au non-sens toujours renaissant. Le courage de vivre est un système qui se nourrit d'une tradition fragile. Il s'abîme dès qu'il veut se justifier par des élucubrations; dès lors qu'il s'enferme dans une détermination, il ne peut plus renaître du démenti des faits. Mais il n'y a plus ni religion ni foi politique ou du moins ni la première ni la seconde ne vont plus de soi. Nous vivons un temps qui se distrait dans la consommation et la production et qui pratique avec légèreté un soupçon universel à l'endroit des valeurs. Peut-être n'y a-t-il déjà plus d'autre valeur praticable que le soupçon; mais alors il faut le radicaliser, le pratiquer avec méthode. Il y a là une indication de ce que serait le noyau de la culture contemporaine. C'est en tout cas le chemin de la philosophie.

### **La liberté et les systèmes**

La philosophie est elle-même un effort de raison sans fondement raisonnable. Elle est un type du courage de vivre. Qu'elle le sache et ne s'impose pas à qui n'est pas capable de l'employer.

Si l'on veut déterminer un système de valeur pour la jeunesse, on l'émascule à moins qu'elle n'ait la force et la chance de la révolte, et pas seulement de la velléité de la révolte. Il y a mieux à faire: rappeler les exemples de la liberté et de l'audace, élargir l'expérience et provoquer l'initiative.

Il n'y a pas de consensus au sujet de la religion ou du patriotisme, mais les grandes œuvres de la littérature et de l'histoire demeurent; les sciences sociales énoncent des problèmes cruciaux. Voilà qui incite à la réflexion alors que les systèmes de philosophie ont ennuyé ou donné des raisons au fanatisme. Mais, si la philosophie sait prolonger et féconder cette réflexion, si elle exerce une critique à l'endroit des théories à la mode et de notre société, alors elle n'est pas démodée.

Bref, je préconise un enseignement qui déboucherait sur l'essai politique et moral et réfléchirait sur le devenir du savoir. Un tel enseignement n'est peut-être pas encore toute la philosophie et ne rentre dans les programmes actuels qu'avec quelque difficulté; avant tout, il importe qu'il laisse une très large part à l'initiative de l'étudiant et lui permette d'accéder à la réflexion morale, en empruntant un chemin qui soit le sien.

## Une solution pédagogique

Et, pour résoudre le problème du trop grand nombre d'étudiants par professeur et la difficulté pour celui-ci de discuter individuellement des essais de ses élèves, je proposerais 1) qu'un seul professeur se charge, du moins pour les élèves qui ne se dirigent ni vers les lettres, ni vers la philosophie, de l'enseignement de tous les cours obligatoires dans environ deux classes; 2) qu'il enseigne ce qu'il juge le plus approprié, et à son génie, et à celui des étudiants; 3) que son enseignement magistral ne dépasse pas trois heures par semaine, par classe; 4) que le reste du temps, il discute avec les étudiants de leurs travaux. La fermeté de l'expression est le chemin obligé de tout débat et le débat, le chemin obligé de la réflexion et de la vérité. Et rien ne sert de discourir au sujet des chemins de la vérité si l'étudiant ne les expérimente pas, en discutant avec le professeur, à partir de ses propres propositions. Qu'il accepte de porter la responsabilité de ce qu'il a dit, qu'il en accepte une critique qui sait se justifier, qu'il modifie en conséquence ses premières propositions, et alors, il aura éprouvé et sa langue et sa raison.

L'histoire des œuvres littéraires et philosophiques peut fort bien meubler le monologue du professeur. Je crois qu'il faut que celui-ci offre à tous ses étudiants, qu'ils se dirigent vers le marché du travail ou vers l'université, l'exemple d'une réflexion rigoureuse et d'un argument mené magistralement; mais je crois aussi que cet exemple ne sera saisi pour ce qu'il est que si le professeur est aussi celui qui prend la peine de discuter avec l'étudiant à partir des propositions de celui-ci. Il faut donner confiance à l'expression naissante et l'éprouver progressivement par une critique de plus en plus exigeante du point de vue de la fécondité et de la profondeur des perspectives.

## Éthique professorale

Il faut que le professeur donne des instruments d'analyse à ses étudiants. Il ne s'agit pas de leur donner des convictions morales, mais bien quelques outils conceptuels et une méthode de réflexion, afin qu'ils puissent eux-mêmes instituer leur propre existence et leurs idéaux. Il faut les libérer des valeurs coutumières, afin de les rendre libres pour les valeurs. C'est en ce sens que la parole du professeur est objective. Elle laisse être l'étudiant et le respecte inconditionnellement. Mais encore faut-il que cette parole soit significative. Il faut qu'elle jette de la lumière sur des problèmes et des situations qui sont les nôtres. Il ne suffit pas d'éviter les jugements de valeur, encore faut-il dire quelque chose.

C'est ici que commencent les difficultés, car une telle parole est un défi et la liberté provoquée de l'étudiant exige des solutions concrètes que le professeur ne connaît pas mieux que l'étudiant. Le professeur doit avoir la force d'inquiéter à bon escient et de laisser mûrir cette inquiétude; il n'affiche d'autre valeur que sa foi dans la parole vraie, et le respect de l'intelligence de l'interlocuteur. Il met en question, mais déjà l'étudiant s'imagine qu'il mettrait en accusation et réclame une solution de rechange. Il est difficile d'être un exemple d'audace et de probité intellectuelle; il est difficile de n'être que cela et de mener à bout cette provocation spécifique.

Mais il y a un exemple d'autonomie morale et de responsabilité politique dans le comportement du professeur qui, avec probité, refuse d'aller au-delà de l'analyse d'une situation et, en même temps, le met en question radicalement.

En deçà et au-delà de ces limites, il n'y a pas de témoignage valide •